

LIVRE SEPTIEME

Ce que nous avons dit, sur la fin du livre précédent, de la faiblesse et de la misère des Romains, pourrait sembler peut-être défavorable au sujet que nous traitons. Il est aisé, je le sais, de m'objecter ici : ce qui prouve surtout que Dieu ne considère point les choses humaines, c'est que, idolâtres, les Romains autrefois vainquirent et régnerent; tandis que, chrétiens aujourd'hui, ils sont vaincus et esclaves. Pour détruire cette objection, il suffirait sans doute de ce qui a été dit déjà de presque toutes les nations païennes, qu'ils sont bien plus coupables les hommes qui négligent la loi divine avec connaissance de cause que ceux qui ne l'accomplissent point sans le savoir. Toutefois, si Dieu le permet, lorsque nous arriverons à cette partie du discours où nous dirons quelque chose des vieux Romains, nous prouverons clairement, avec l'aide de Dieu, que la faveur du Seigneur fut alors aussi juste envers eux, que l'est aujourd'hui sa sévérité envers nous; que Dieu fut alors aussi équitable en élevant les Romains par son secours, qu'il l'est aujourd'hui en nous punissant. Si seulement ce châtement nous était profitable ! Ce qu'il y a de plus grave et de plus lamentable, c'est que la punition n'est suivie d'aucun amendement. Le Seigneur veut nous guérir par les châtements qu'il nous envoie, mais la guérison ne suit pas la cure.

Quel mal est donc le nôtre ? Les bêtes de somme et les troupeaux sont guéris par l'amputation; les chairs corrompues des mulets, des ânes et des porcs, une fois purifiées par les cautères, reconnaissent le bienfait de cette brûlure thérapeutique. Dès qu'on a brûlé ou coupé ce qu'il y a de gâté dans les corps malades, une chair vivante remplace aussitôt les chairs mortes. Nous en revanche, on nous brûle, on nous ampute, mais ni l'amputation par le fer, ni la brûlure des cautères ne nous guérit; ou encore, chose bien plus grave, les soins nous rendent pires. Ce n'est donc pas sans raison qu'il nous arrive ce qui arrive ordinairement au bétail et aux bêtes de somme atteints de maladies incurables : dans toutes les parties du monde, la mort et le meurtre nous achèvent, parce que les soins médicaux ne peuvent rien sur nous.

En effet, sans pour autant revenir sur ce que j'ai dit bien plus haut, comment qualifier ce que j'ai signalé naguère, à savoir que nous sommes à la fois miséreux et luxurieux ? Admettons que la luxure soit le vice des heureux, encore que personne ne puisse être à la fois infâme et heureux, car le vrai bonheur ne va pas sans la vraie honnêteté, mais enfin admettons que la luxure soit le vice d'une longue paix et d'une opulente sécurité : pourquoi alors, je vous le demande, ce vice se trouve-t-il là où il n'y a plus de paix ni de sécurité ? La paix et la sécurité ont disparu de tout le monde romain, pourquoi les vices seuls subsistent-ils ? Qui pourrait supporter, je vous le demande, la sensualité chez un indigent ? La luxure est plus criminelle dans la pauvreté, et la frivolité est plus odieuse dans le malheur.

Tout le monde romain est à la fois dans la misère et la luxure. Qui, je vous le demande, est ? C'est nous qui, dans la crainte de l'esclavage, allons aux jeux; qui, dans la peur de la mort, rions ! A croire que le peuple romain tout entier est en quelque sorte saturé d'herbe sardonique : il meurt et il rit ! Ainsi, dans presque toutes les parties du monde, nos rires sont suivis de nos larmes, et dès maintenant s'accomplit à notre endroit cette parole de notre Seigneur : «Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez.»

Mais comme j'ai parlé fort longuement des jeux et spectacles honteux donnés au public, peut-être pense-t-on que c'est là notre seule infériorité par rapport aux barbares, puis qu'ils ne commettent point ces choses et que nous les faisons; en revanche, nous ne serions pas autant souillés par le crime des convoitises charnelles, par la fange d'une sinistre fornication. – Comparons, s'il vous plaît, sur ce point aussi les Romains aux autres nations. Et l'on ne saurait mieux les comparer, semble-t-il, qu'à ces peuples que Dieu a placés au sein de l'État romain et qu'il a rendus possesseurs et maîtres du sol romain. Aussi, bien qu'il ne soit jamais permis d'examiner les jugements de Dieu, voyons toutefois, puisqu'il nous a enlevé la meilleure part de notre juridiction pour la livrer aux barbares, si en nous enlevant ce qu'il a donné aux Barbares, il a opéré cette transmission par suite d'un juste jugement.

Nul ne doute que les Aquitains et les habitants de la Novempopulanie n'aient possédé la moelle de toutes les Gaules, la source de la complète fécondité, et non seulement de la fécondité mais encore du bien-être, de la beauté et des plaisirs, choses qui sont parfois préférées à la fécondité. Tout le pays est tissé de vignes, parsemé de fleurs poussant dans les prés, parsemé de champs cultivés, planté d'arbres fruitiers, embelli par les bosquets, arrosé de sources, entrecoupé de fleuves, couvert de moissons ondoyantes : si bien que les possesseurs et les maîtres de cette terre semblent avoir possédé moins une partie du sol terrestre qu'une image du paradis. Quel fut le résultat de telles faveurs ? Ils auraient dû manifestement être plus empressés à l'égard de Dieu, ces peuples qu'il avait spécialement enrichis par de si abondants bienfaits. Quoi de plus juste, quoi de plus convenable, si ces hommes auxquels le Seigneur semblait avoir voulu plaire de

façon toute spéciale par ses présents, s'étaient efforcés eux aussi de se rendre plus spécialement agréables au Seigneur par la piété et par le culte, d'autant que Dieu n'exige de nous rien d'onéreux, rien de pénible ? Il ne nous appelle pas à conduire la charrue, à manier le hoyau, à déchirer la terre, à bêcher la vigne : en un mot, il ne demande pas à ses serviteurs ce que nous exigeons des nôtres. Que dit-il en effet : «Venez à moi, vous tous qui peinez et qui ployez sous le fardeau, et moi je vous réconforterai. Prenez mon joug sur vous et mettez-vous à mon école car je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez soulagement pour vos âmes; car mon joug est doux, et mon fardeau léger.»

Le Seigneur ne nous appelle donc pas à la peine mais au réconfort. Qu'exige-t-il en effet de nous ? Que nous ordonne-t-il de lui donner, sinon la foi, la chasteté, l'humilité, la sobriété, la miséricorde, la sainteté, vertus qui nous embellissent plutôt qu'elles ne nous alourdissent. Ce n'est pas tout : elles n'embellissent la vie présente qu'afin d'orner davantage encore la vie future, ô le bon Maître, le doux Maître, le Maître d'une inconcevable miséricorde ! Il nous donne aujourd'hui les grâces de la religion, à seule fin de nous récompenser par la suite pour les présents qu'il nous accorde maintenant ! C'est ainsi sans aucun doute qu'auraient dû être tous les Aquitains, et certes, comme nous l'avons dit, ils auraient dû l'être de façon toute spéciale, puisqu'ils avaient reçu de Dieu des faveurs spéciales. Et après tout cela ? Que s'ensuivit-il ? – Tout le contraire ! – Comme ils étaient, dans toutes les Gaules, les premiers par la richesse, ils furent aussi les premiers par les vices ! Nulle part des plaisirs plus malhonnêtes, nulle part une vie plus ignoble, nulle part des moeurs plus déréglées ! Pour ses dons sacrés, ils rétribuèrent le Seigneur de la façon suivante : plus il essayait de les attirer à lui-même par ses faveurs afin de leur être propice, plus ils travaillaient par leurs méfaits à l'irriter.

Mes affirmations seraient-elles par hasard mensongères ? plus malveillantes que véridiques ? – Je n'aurai pas recours à la façon de prouver dont les autres ont coutume d'user dans les procès : je ne produirai pas n'importe quels témoins, des témoins peu nombreux, étrangers à l'affaire, tout à fait inaptés. Interrogeons les coupables eux-mêmes : j'ai parlé faussement s'ils nient ce que je dis ! – Mais ils l'avouent et, ce qui est plus grave, ils l'avouent sans montrer de regret dans leur aveu : ils ont, en confessant leurs fautes, la même disposition qu'ils avaient en les commettant. Pas plus qu'ils n'ont eu honte de se livrer à des ignominies, pas plus ils ne se repentent aujourd'hui de s'être adonnés à de telles choses. Mis à part toutefois quelques personnages saints et éminents qui, suivant l'expression de l'un d'entre eux, «ont racheté leurs péchés en distribuant leur argent». J'excepte, dis-je, de mes propos ces personnes-là, qui dans ce pêle-mêle général des vices ont été, je crois, coupables des moindres fautes et qui ont mérité d'être réformées par la divinité. Il n'a point entièrement blessé son Seigneur, celui à qui le pardon a été réservé. Faut-il dire davantage ? Je pense qu'il a toujours – et même lorsqu'il péchait – regardé vers Dieu, l'homme qui a pu obtenir de Dieu de ne pas pécher plus longtemps.

Quant aux autres – et ce sont [presque] les plus nombreux et les plus nobles – ils sont tous les mêmes, ou peu s'en faut : c'est un même gouffre que leurs gosiers, c'est un même lupanar que leurs vies. Mais pourquoi parler de lupanar ? Je pense qu'un lupanar est moins criminel; car les prostituées qui y sont ne connurent jamais le pacte conjugal, et dès lors elles ne souillent pas ce qu'elles ignorent. Sans doute, elles sont sujettes aux abominations de l'impudicité, mais elles ne sont pas cependant coupables d'adultère. Ajoute que les lupanars sont en petit nombre, qu'elles sont peu nombreuses les prostituées qui y ont condamné leur malheureuse existence.

Mais en Aquitaine, quelle cité n'est pas devenue comme un lupanar dans sa plus riche et sa plus noble partie ? Quel est le puissant, quel est le riche qui n'a point vécu dans la fange des débauches ? Quel est celui qui ne s'est pas plongé dans le gouffre des plus sales promiscuités ? Qui a gardé la foi conjugale ? Bien plus, dans ce débordement de luxure, qui n'a point relégué son épouse au nombre de ses servantes ? qui n'a point renversé les liens sacrés d'une sainte union jusqu'à ravalier, par son mépris, au-dessous de toutes les femmes de sa maison, celle que la dignité du mariage faisait la première ?

Quelqu'un pense peut-être que les choses ne se passent pas tout à fait comme je les rapporte, que les mères de famille avaient gardé leurs droits en Aquitaine et conservé l'honneur et le pouvoir des maîtresses de maison. – C'est vrai. Beaucoup d'entre elles, sans doute, avaient gardé intact leur droit de diriger la maison, mais presque aucune ne conservait inviolés les droits que lui donnait le mariage. Au demeurant, nous n'examinons pas ici jusqu'où vont les droits des épouses, nous voulons seulement montrer toute la corruption qu'il y avait dans la façon de vivre des maris. Pourtant, je dis que les mères de famille n'avaient pas là-bas tout leur pouvoir, parce qu'une femme dont les droits d'épouse ont été atteints et ne sont pas inviolés, ne conserve pas

intégralement le droit de commander sa maison. Une matrone n'est pas tellement éloignée de la bassesse des esclaves, lorsque le père de famille est le mari de ses servantes.

Or, parmi les riches Aquitains, quel est celui qui n'a point été tel ? Quel est celui que les plus impudiques servantes n'ont point considéré à juste titre comme leur amant ou leur mari ? Ils étaient devenus, dit le Prophète, «comme des étalons, à propos des femmes : chacun d'eux hennissait vers la femme de son voisin». Et les hommes dont il s'agit dans ce passage péchaient peut-être moins gravement : leurs crimes, je pense, étaient moins nombreux et moins mêlés. Mais les Aquitains, vraiment semblables à des coursiers emportés, hennissaient en quelque sorte, je ne dis pas après quelques-unes de leurs jeunes esclaves, mais après toutes, les considérant comme des troupeaux qui leur appartenaient. A la façon de ces animaux que l'on appelle des étalons, ils rôdaient, devenus fous par l'ardeur de leur brûlant désir; ils se ruaient sur n'importe quelle femme vers laquelle les avait entraînés, dans son premier mouvement, l'ardente rage de l'impudicité.

Devant de tels excès, je demande maintenant aux sages ce qu'il leur semble de ces maisons où les pères de famille vivaient de la sorte. Quelle débauche d'esclaves devait-il y avoir, là où les maîtres étaient si corrompueurs ! Lorsque la tête est malade, le reste du corps ne saurait être sain; aucun membre ne s'acquitte de ses fonctions, lorsque la partie principale n'est plus d'aplomb. Dans la maison, le maître est comme la tête du corps; sa conduite est pour tous les autres une règle de vie. Et ce qu'il y a de pire dans cette affaire, c'est que tout le monde suit plus volontiers les mauvais exemples, et qu'une mauvaise règle déprave plus facilement les bons qu'un bon règlement ne corrige les méchants. Mais de plus, si des maîtres bons et honnêtes ne peuvent réformer leurs serviteurs, quelle devait être la flétriissante dégradation des familles là où les maîtres étaient un exemple d'impureté ! D'ailleurs il n'y avait pas seulement le mauvais exemple, mais une sorte de violence et de nécessité : les servantes étaient forcées malgré elles d'obéir à des maîtres qui en étaient au dernier degré de l'impudicité; la lubricité des maîtres était une contrainte inéluctable pour elles. On peut donc imaginer quelle fange de saletés impudiques il y avait dans ces lieux où, sous des maîtres si impurs, les femmes n'étaient pas libres d'être chastes, quand bien même elles l'auraient voulu.

Sans doute est-il difficile d'apporter des preuves de ce que j'avance et ne reste-t-il aucun vestige de ces turpitudes et de ces ignominies passées ? – Vois donc : même de nos jours, beaucoup de ces hommes corrompus, quoique exilés de leur patrie et vivant dans la pauvreté en comparaison de leurs richesses d'autrefois, sont pires qu'avant ! Ils sont pires par plus d'un côté, car s'ils font ce qu'ils faisaient déjà, le fait de ne pas renoncer aux crimes les rend pires. En effet, si leurs forfaits ne sont pas plus grands par leur nature, ils sont plus nombreux et, dès lors, si la nouveauté ne les augmente pas, ils grossissent par leur nombre. Ajoute, comme je l'ai déjà dit, que ceux qui les commettent sont devenus vieux, ajoute qu'ils sont devenus pauvres : deux circonstances qui augmentent le crime, car pécher dans la jeunesse, pécher dans la richesse, c'est une chose bien moins surprenante. Quel espoir, quel remède peut-il y avoir dans ces hommes qui ne sont détournés de leurs impuretés habituelles ni par les misères de la pauvreté ni par le déclin de l'âge ? Je veux bien que la folle présomption d'une longue vie console certaines gens, ou encore l'espoir de faire un jour pénitence; mais n'est-ce pas une nouvelle espèce de monstruosité que des personnes vicieuses jusque dans la mort ? Puisqu'il en est ainsi, peut-on dire quelque chose de plus fort encore ? Ajoutons cependant que beaucoup agissent ainsi de nos jours, alors qu'ils sont placés au milieu des ennemis, déjà captifs du péril et de la peur surgissant tous les jours. Et bien que le Seigneur les ait livrés aux barbares à cause de leur vie impudique, ils ne renoncent pas à leurs impuretés quand ils se trouvent au milieu d'eux.

Mais les ennemis parmi lesquels ils vivent se plaisent peut-être à ces fautes ? Peut-être seraient-ils grandement scandalisés si, étant eux-mêmes impudiques, ils voyaient que les Romains sont chastes ? – En serait-il ainsi, la perversité d'autrui ne devrait point cependant nous rendre méchants; car tout homme se doit plutôt à lui-même d'être bon qu'il ne doit à un autre d'être méchant, et il faut bien plus travailler à plaire à Dieu par la vertu qu'à plaire aux hommes par l'impureté. Par conséquent, même si quelqu'un vit parmi des barbares impudiques, il doit pratiquer la pureté, qui lui est avantageuse, plutôt que l'impureté, qui plaît à des ennemis corrompus. Mais qu'est-ce qui vient encore s'ajouter à nos fautes ! Nous sommes impudiques parmi des barbares pudiques ! Je dirai plus encore : les barbares eux-mêmes sont scandalisés par nos impuretés ! Les Goths ne tolèrent pas la débauche chez l'un d'entre eux : seuls chez ces barbares, les Romains, au préjudice de leur nom et de leur nation, ont la permission d'être débauchés. Et quel espoir, je vous le demande, nous reste-t-il devant Dieu ? Nous aimons l'impudicité : les Goths la détestent; nous fuyons la pureté : ils l'aiment. Chez eux la fornication est un crime et un danger : chez nous c'est un honneur.

Et nous croyons pouvoir subsister devant Dieu, nous croyons pouvoir être sauvés, quand tous les crimes de l'impureté, toutes les hontes de l'impudicité, sont commis par les Romains et punis par les barbares ! Je le demande ici à ceux qui nous croient meilleurs que les barbares : qu'ils disent ici si une de ces fautes est commise par les Goths, ne fussent-ils qu'un petit nombre à la commettre; ou encore si une de ces fautes n'est pas commise par tous les Romains, ou presque tous ! Et nous sommes étonnés que Dieu ait livré aux barbares les terres des Aquitains ou de nous tous, alors que les barbares purifient aujourd'hui par la chasteté ces provinces que les Romains avaient souillées par la fornication !

Mais ceci n'est peut-être valable que pour l'Aquitaine ? Passons donc aux autres parties du monde, pour ne pas sembler parler uniquement des Gaulois. – Quoi ! les Espagnes n'ont-elles pas péri par les mêmes vices ou par de plus grands peut-être ? Même si la colère céleste les avait livrées à d'autres barbares, n'importe lesquels, les ennemis de la pureté auraient tout de même enduré les supplices que méritaient leurs crimes; mais il s'est produit que pour manifester en ces lieux la condamnation de l'impudicité, ces provinces ont été abandonnées surtout aux Vandales, c'est-à-dire à des barbares pudiques. Dans l'esclavage des Espagnols, Dieu a voulu montrer à la fois combien il déteste la débauche et combien il aime la chasteté, puisqu'il a donné le pouvoir aux Vandales uniquement parce qu'ils étaient pudiques, et l'esclavage aux Espagnols pour la seule raison qu'ils étaient impudiques.

Quoi donc ? N'y avait-il pas dans tout l'univers des barbares plus puissants à qui livrer les Espagnes ? – Oui, sans doute, il y en avait beaucoup, et même, si je ne me trompe, tous l'étaient. Mais Dieu a livré toutes les choses aux ennemis les plus faibles, pour montrer que le bon motif, et non la force, décide des événements; que nous n'avons pas été accablés par la valeur de ces ennemis autrefois si lâches, mais que nous devons seulement la défaite à l'impureté de nos vices. Ainsi, on peut nous appliquer tout à fait ces paroles que le Seigneur a adressées aux Juifs : «Je les ai traités selon leurs souillures et selon leurs transgressions et je leur ai caché ma face»; et ailleurs au même peuple : «Le Seigneur amènera sur toi une nation d'une terre lointaine.» «Avec les sabots de leurs chevaux, ils fouleront tes rues et ils tueront ton peuple avec le glaive.» Tout ce qu'a dit le discours divin s'est accompli sur nous et notre châtement à tous a justifié la force des paroles célestes.

Cependant, comme toutes les nations barbares ont bu le sang romain, qu'elles ont toutes déchiré nos entrailles, pourquoi notre Dieu a-t-il livré de préférence les plus grandes richesses de l'État, les peuples les plus riches du nom romain, au pouvoir d'ennemis qui étaient alors les plus lâches ? Pourquoi, en effet, si ce n'est pour nous montrer clairement, comme je l'ai dit plus haut, que ces conquêtes sont le fruit du mérite plutôt que de la force, pour nous confondre et nous punir en nous livrant aux plus lâches, pour nous obliger à reconnaître les coups de la main divine en nous donnant comme maîtres, non les plus vaillants de nos ennemis, mais les moins courageux ?

Nous lisons en effet dans l'Écriture que Dieu, lorsqu'il a voulu, dans certains cas, montrer clairement qu'il accomplissait de grandes oeuvres, les réalisait par l'intermédiaire de quelques hommes, peu nombreux et bien humbles, afin que l'ouvrage de la main céleste ne fût pas attribué à la valeur humaine. Ainsi fut abattu par une femme le général Sisara qui faisait trembler l'armée israélite; ainsi Abimelech, le preneur de cités, fut renversé par une main féminine; ainsi les bataillons assyriens, bardés de fer, tombèrent grâce à une veuve. Et pour ne point parler des femmes seulement, Benadad, roi de Syrie, outre les soldats de son peuple qui étaient d'innombrables milliers, avait encore à ses ordres trente-deux rois et autant d'armées : le Seigneur ne voulut-il pas qu'il fût vaincu par un petit nombre de laquais, afin qu'on ne pût méconnaître l'auteur d'une telle victoire ? Contre les Madianites également, qui d'après le Livre des Juges avaient rempli tout le pays comme des sauterelles, Gédéon reçoit l'ordre de combattre avec un petit nombre de soldats : non que l'armée ne fût pas plus nombreuse, mais Dieu lui défendit de mener beaucoup de guerriers à la bataille, afin que la multitude ne pût s'attribuer quelque chose de la victoire. C'est pourquoi, lorsque Gédéon eut rassemblé trente mille combattants sous les armes, le Seigneur lui parla de la sorte : «Tu as avec toi un grand peuple : Madian ne lui sera pas livré». Qu'arriva-t-il ensuite ? Dieu ne laissa que trois cents hommes à un chef qui s'apprêtait à attaquer des milliers de barbares, et s'il ordonna de réduire l'armée israélite à une aussi petite quantité, ce fut sans doute pour que cette poignée de soldats ne pût rien revendiquer d'une victoire qui venait du ciel. Le Seigneur lui-même déclara enfin de façon très claire pourquoi il agissait ainsi : «De peur qu'Israël ne se glorifie contre moi et ne dise : *J'ai été délivré par mes propres forces.*»

Qu'ils écoutent donc, tous les méchants ! qu'ils écoutent, tous les présomptueux ! qu'ils écoutent, tous les grands du siècle ! qu'ils écoutent tous ce que Dieu dit : «De peur qu'Israël ne

se glorifie contre moi et ne dise : *J'ai été délivré par mes propres forces* !» Encore une fois, qu'ils écoutent ces paroles, tous ceux qui profèrent des arguments contraires à ce que je dis, et des blasphèmes contre Dieu ! Qu'ils écoutent, ceux qui mettent leur espérance dans l'homme ! Dieu dit que tous ceux qui prétendent pouvoir se délivrer par leurs propres forces parlent tous contre lui. Or, quel est le Romain qui ne parle point ainsi ? Quel est celui qui ne pense point ainsi ? Quel est celui, parmi nous, qui ne blasphème pas presque continuellement sur ce point ? Les forces de l'État sont inexistantes, tout le monde le sait, et nous ne voulons pas reconnaître à qui nous sommes redevables de la vie que nous conservons encore. Si Dieu nous accorde quelque heureux succès, au-delà de notre espérance et de notre mérite, l'un l'attribue à la fortune, l'autre au hasard, l'un aux dispositions prises par les chefs, l'autre à l'État-Major, l'un au «général», l'autre au «patron» : personne ne le rapporte à Dieu. Et nous sommes étonnés si la main céleste ne nous aide pas, lorsque nous lui ôtons tout ce qu'elle nous accorde ! Que faisons-nous d'autre, en effet, lorsque nous attribuons les bienfaits qu'elle nous octroie aux chances du hasard, à la valeur des chefs, ou à d'autres causes tout aussi frivoles ? Dans cette perspective, il nous faudrait également rendre grâce aux sols pour les champs que nous moissonnons chaque année, aux vignes pour les vendanges que nous faisons, à la mer pour les poissons que nous prenons, aux forêts pour les arbres que nous abattons, aux brebis pour les vêtements qui nous couvrent, au bétail pour la viande qui nous rassasie. Pour quelle raison, en effet, voudrions-nous être reconnaissants à Dieu de ses moindres présents, quand nous refusons de le remercier de ses plus grands bienfaits ? Ou encore, quel homme de notre condition est-il satisfait, si on le remercie de quelques faveurs, en omettant ses dons les plus importants ? Quoique nous ne puissions jamais témoigner à Dieu une reconnaissance convenable en quelque affaire que ce soit, ce ne serait pourtant pas excessif de notre part, si nous voulions lui témoigner de la gratitude, ne serait-ce que pour les biens nécessaires à la vie ! Or, nous ne voulons pas reconnaître que le ciel nous aide dans les circonstances critiques, qu'il nous délivre dans les périls et nous conserve par suite d'une protection continue, nous qui sommes placés au milieu de peuples barbares !

Par contre, ni les Goths ni les Vandales n'agissent ainsi, en dépit de l'éducation qu'ils ont reçue de leurs mauvais docteurs. Ils sont même sur ce point bien meilleurs que nos compatriotes. Je me doute bien que quelques personnes sont choquées par mes paroles, mais il faut songer à la vérité plutôt qu'à la susceptibilité qu'elle provoque. Je dirai donc et je dirai souvent : ni les Goths ni les Vandales n'agissent ainsi ! Placés au milieu des dangers, ils réclament l'assistance de Dieu et ils appellent leurs succès des présents de la divinité.

Notre malheur, dans la dernière guerre, en est une preuve évidente. Lorsque les Goths semblaient avoir peur, nous osions mettre notre espoir dans les Huns, et les Goths osaient se confier en Dieu; lorsqu'ils nous demandaient la paix, nous la refusions; lorsqu'ils nous envoyaient des évêques, nous les repoussions; lorsqu'ils honoraient Dieu dans les prêtres étrangers, nous le méprisions dans les nôtres. L'issue de l'affaire a correspondu aux actions des deux camps. C'est à eux qu'a été donnée la victoire, eux qui étaient au comble de la crainte; la confusion à nous, qui étions au comble de l'arrogance. Si bien qu'a été alors pleinement vérifiée en nous et en eux cette parole de notre Seigneur : «Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.» A eux, l'humilité leur a valu d'être élevés; à nous, l'arrogance nous a valu d'être abaissés.

Il a dû, lui aussi, reconnaître cette vérité, ce général de notre camp qui est entré captif dans cette ville ennemie, le même jour où il présomait qu'il y entrerait en vainqueur. Il a éprouvé sans doute ce que dit le Prophète : «Les voies de l'homme ne sont pas à lui; il n'est pas en son pouvoir de marcher et de diriger ses pas.» Puisque ce général, en effet, a cru que ses voies étaient à lui, il n'a pas été dirigé correctement dans sa marche, et il n'a pas trouvé la route du salut : «Le mépris, lisons-nous, a été répandu sur le prince, il a été conduit dans une impasse et non dans un chemin, il a été réduit à rien, comme une eau qui s'écoule.» En lui, outre le malheur même de l'événement, s'est manifesté le jugement présent de Dieu. Il éprouva tout ce qu'il s'était promis de faire éprouver aux autres. Il croyait pouvoir, sans le secours de la divinité, sans la volonté du Seigneur, capturer les ennemis : il devint lui-même leur captif. Il s'était piqué d'une réflexion et d'une sagesse exceptionnelles : il courut vers la honte de sa témérité. Les fers qu'il avait préparés pour les autres, il les porta lui-même. Quel jugement de Dieu, je vous le demande, pouvait être plus manifeste ? Ce général qui était confiant comme un pillard, devient le butin ! lui qui envisageait un triomphe, devient l'objet du triomphe ! On l'entoure, on le prend, on le ligote ! Le voici, bras liés derrière le dos ! Ses mains qu'il croyait valeureuses, il les voit enchaînées. Il est offert en spectacle aux enfants et aux femmes. Il voit les barbares se moquer de lui. Il est en butte aux plaisanteries des deux sexes. Et cet homme qui avait eu toute la fierté d'un héros subissait la mort d'un lâche. Si seulement il avait trouvé en cette occasion un bref remède à ses malheurs et non une longue souffrance ! Mais pour ce qui est de la grandeur des peines qu'il souffrit, disons

que, dépérissant peu à peu pendant de longues années dans un cachot des barbares, il a été réduit à une telle misère qu'il s'est attiré la pitié de ses propres ennemis : infortune que les hommes considèrent, la plupart du temps, comme plus pesante et plus amère que la peine même. Pourquoi de tels événements ? Pourquoi, si ce n'est assurément, comme je l'ai déjà dit, parce que les barbares sont humbles devant Dieu, et nous, rebelles; parce qu'ils ont cru que la victoire est dans les mains de Dieu, et que nous l'avons crue placée dans les nôtres, ou plus exactement dans des mains sacrilèges et impies, ce qui est bien pire et bien plus coupable encore. Pour tout dire, le roi des ennemis – chose qui a été rapportée et confirmée – prosterné sur un cilice, a répandu des prières jusqu'au jour de la bataille. Avant le combat, il s'est prosterné, suppliant, puis il s'est levé de la prière pour aller se battre. Avant d'engager la bataille, il avait combattu par ses supplications ! aussi s'est-il avancé, confiant, au combat, parce qu'il avait déjà mérité la victoire dans sa prière.

Les faits ne se sont pas passés autrement à propos des Vandales. Quand nos troupes marchaient contre eux lorsqu'ils étaient en Espagne, elles envisageaient la déroute ennemie avec autant de confiance présomptueuse qu'elles en ont eu récemment à propos des Goths. Elles ont péri par le même orgueil dédaigneux, par la même fin. Sur nos soldats s'est accomplie cette parole du Prophète : «Le Seigneur renversera votre confiance et vous n'aurez aucun succès.» Nous nous reposons sur notre sagesse, sur notre force, contrairement à ces préceptes de Dieu : «Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, ni le fort de sa force, mais que celui qui se glorifie trouve sa gloire en ceci : avoir de l'intelligence et me connaître, car je suis le Seigneur.» Nous avons donc bien mérité d'être vaincus, car nos ennemis ont eu recours à de meilleurs renforts que nos troupes. Pendant que nous mettions notre orgueil dans nos armes et dans nos alliés, le livre de la Loi divine marchait contre nous dans les rangs ennemis. La peur et le trouble qui agitaient alors les Vandales, les poussèrent en effet à avoir recours principalement à la parade suivante : ils nous opposaient une rangée de paroles célestes, et, contre leurs adversaires qui approchaient, ils ouvraient les écrits des Livres sacrés, telle, si je puis dire, la bouche de Dieu elle-même.

Maintenant je vous le demande, qui, parmi les nôtres a agi de même ? Qui n'aurait pas provoqué les rires, s'il avait pensé qu'il fallait agir de la sorte ? Oui, il aurait fait rire à coup sûr : presque tout ce qu'il y a de religieux ne provoque-t-il pas chez nous de la dérision ? Mais alors, à quoi bon cette prérogative d'un nom religieux, à quoi bon nous dire catholiques, à quoi bon vanter notre foi, à quoi bon mépriser les Goths et les Vandales par le reproche d'hérésie, lorsque nous vivons nous-mêmes dans une dépravation hérétique ? Aussi bien, ce que la Parole de Dieu disait aux Juifs qui mettaient leur confiance dans la Loi, convient parfaitement à notre cas : «Comment dites-vous : «Nous sommes sages, et la loi du Seigneur est avec nous ?» – Ne vous confiez pas en des paroles de mensonge en disant : «C'est le temple du Seigneur, le temple du Seigneur, le temple du Seigneur !» Mais si vous corrigez vos voies et vos désirs, si vous n'opprimez pas l'étranger, l'orphelin et la veuve, si vous ne répandez pas le sang innocent en ce lieu, j'habiterai avec vous en ce lieu, de siècle en siècle.» D'où il est évident que, si nous ne faisons pas tout cela, nous nous félicitons bien inutilement, en nous prévalant du nom de catholiques.

Mais voilà qui est bien suffisant sur ce sujet ! peut-être y reviendrai-je encore; toutefois il n'est pas nécessaire que je disserte plus longuement sur un point où la justice de Dieu se manifeste constamment. Les événements ont assez prouvé comment le Seigneur nous juge, et comment il juge les Goths et les Vandales. Ils grandissent tous les jours, nous décroissons; ils prospèrent, nous sommes abaissés; ils fleurissent et nous nous desséchons; si bien que vient sur nous cette parole de l'Écriture sainte, à propos de Saül et de David : «Constamment David allait en progressant et en se fortifiant, tandis que s'affaiblissait chaque jour la maison de Saül.» «Car le Seigneur est juste, dit le Prophète, il est juste et son jugement est droit.»

Dieu nous juge donc, par un jugement présent. Voilà pourquoi a été suscité, pour notre ruine et pour notre honte, un peuple très lâche, allant d'un lieu à l'autre, passant de ville en ville, dévastant absolument tout. D'abord il sortit du sol natal et se répandit sur la Germanie Première, contrée barbare par le nom, romaine par l'obéissance. Après ce premier désastre, le pays belge brûla, puis les richesses des Aquitains adonnés au luxe, puis le corps entier de toutes les Gaules; mais tous ces événements survenaient peu à peu, afin que le fléau qui frappait une région servît par son exemple à en corriger une autre.

Hélas ! où est chez nous l'amendement ? Quelle partie du monde romain voit-on se corriger, si affligée qu'elle soit ? «Tous, lisons-nous, ils ont dévié, tous sont devenus aussitôt inutiles.» C'est pour cela que le Prophète crie vers le Seigneur et lui dit : «Tu les as frappés : ils ne se sont pas affligés. Tu les as écrasés : ils ont refusé la leçon. Ils se sont fait un front plus dur que

le roc et ils ont refusé de se convertir.» Les événements montrent bien à quel point ces paroles s'appliquent à notre cas.

La Gaule a été longtemps dévastée : l'Espagne qui lui était voisine s'est-elle donc amendée ? Nullement ! Et fort justement, puisqu'il n'y avait là ni crainte ni amendement, les Espagnols se mirent à brûler de l'incendie qui avait brûlé les Gaules. Et comme je l'ai déjà dit, ce qu'il y a en cela de très grave et de profondément criminel, c'est que les membres des pécheurs pour ainsi dire brûlaient, mais les vices de ceux qui péchaient n'étaient pas guéris.

Voilà pourquoi Dieu a été contraint par nos forfaits de répandre de lieu en lieu, de ville en ville, les coups de nos ennemis, et d'envoyer au-delà de la mer, pour châtier les crimes de l'Afrique, ces peuples appelés des derniers confins de la Terre. Eh quoi ? sortis du sol natal, ne pouvaient-ils pas habiter dans les Gaules ? Pour s'y fixer, qu'avaient-ils à craindre, eux qui avaient tout dévasté jusqu'alors sans subir de dommage de notre part ? – Mais soit ! ils avaient peur en Gaule. Mais en Espagne où ils avaient encore écrasé nos armées, craignaient-ils donc de s'y arrêter et d'y rester, ces peuples déjà vainqueurs, déjà triomphants, qui, dans la conscience orgueilleuse de leurs forces, en étaient venus jusqu'à comprendre, après l'expérience d'une guerre longtemps préparée, que les forces de l'État romain ne pouvaient pas les égaler, même avec des auxiliaires barbares ?

Ainsi, ils auraient pu demeurer là et ils n'avaient aucune crainte. Mais sans doute la main céleste, qui les avait attirés pour punir les vices des Espagnols, les forçait encore à passer en Afrique pour la dévaster. Eux-mêmes, enfin, confessaient que leur oeuvre ne venait point d'eux : un ordre divin les poussait et les pressait. On peut comprendre par là quelle est la grandeur de nos crimes, puisque des barbares sont forcés de venir nous dévaster et nous torturer, bien malgré eux, suivant les paroles de ce roi assyrien, dévastateur de la terre d'Israël : «Est-ce sans la volonté du Seigneur que je suis monté contre ce pays ? C'est le Seigneur qui m'a dit : *«Monte contre ce pays et détruis-le.»* Et dans un autre endroit des Écritures : *«Ainsi parle le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : «Voici que j'enverrai et que je prendrai Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et il viendra et il frappera la terre d'Égypte.»*

D'où nous pouvons reconnaître que tout ce qui est dans l'affliction est frappé par le jugement de Dieu, avec cette réserve que j'ai souvent rappelée : ce sont les péchés qui provoquent ce renversement.

Par suite, tout ce qui s'est passé, nous devons l'attribuer à nos péchés plutôt qu'à Dieu, parce que l'on attribue, à juste titre, un fait à ce qui en exige l'accomplissement. L'homicide que le juge fait mourir est puni par son propre crime; le larron ou le sacrilège, lorsqu'il est brûlé par les flammes, est consumé par ses crimes. C'est pourquoi, si les Vandales sont passés en Afrique, il ne faut point imputer l'événement à la sévérité divine, mais au crime des Africains. Car avant que l'ennemi vînt chez eux, ils l'y avaient attiré par de graves et durables iniquités. Nous devons donc comprendre que si la peine, longtemps méritée, s'est fait attendre, ce fut l'oeuvre de la bonté divine, et que si le peuple pécheur reçut enfin ce qu'il méritait, ce fut le résultat de ses abominations et de ses crimes. Croyons-nous par hasard que les Africains n'aient point mérité leur sort, alors qu'aucun peuple ne l'a mérité autant, puisqu'on voit affluer chez eux tous les genres de forfaits et d'impuretés !

Les autres peuples, quoique dominés par quelques vices honteux, ne sont pas toutefois engagés dans certains autres : ils connaissent l'ivrognerie mais ignorent la malveillance; ils brûlent peut-être d'impureté mais la rapacité ne les déchaîne pas; beaucoup enfin, que l'incontinence charnelle accuse, se recommandent par la simplicité de leur âme. Mais dans presque tous les Africains, on ne trouve pas ce mélange de bien et de mal, parce que le mal règne exclusivement. Le vrai élan de leur première nature a été si bien éliminé qu'une nature nouvelle, pour ainsi dire, a été façonnée en eux par les vices. Mis à part quelques rarissimes serviteurs de Dieu, le territoire de toute l'Afrique a-t-il été autre chose qu'une seule maison de vices, pareil à ce vase d'airain dont le Prophète disait : «Ô ville de sang ! vase rouillé, dont la rouille ne sortira pas, parce que le sang n'en sortira pas.»

Le Prophète compare la ville, comme nous le voyons, à un vase d'airain, et l'iniquité à du sang. C'est sans doute pour nous faire comprendre que l'iniquité du peuple, dans une ville, est comme du sang bouillonnant dans un vase d'airain. Et voici une parole de Dieu qui n'est pas différente : «La maison d'Israël est devenue à mes yeux un mélange de cuivre, de fer, d'étain et de plomb, au milieu duquel l'argent s'est mêlé. C'est pourquoi, dis ceci : Ainsi parle le Seigneur Dieu : Puisque vous êtes tous un seul mélange, eh bien ! je vous mettrai à la fonte et j'attiserai sur vous le feu de la colère.» Les paroles divines énumèrent ici des espèces de métaux tout à fait dissemblables; et comment se fait-il qu'une matière si disparate soit fondue dans un même creuset ? Sans doute parce que la diversité des métaux figure les différences entre les hommes.

Et voici pourquoi l'argent, métal noble, est livré lui aussi aux mêmes flammes : c'est parce que les hommes ont condamné les dons d'une plus noble nature par leur vie dégénérée. Aussi nous lisons que le Seigneur a parlé de la sorte du prince de Tyr, par l'intermédiaire du Prophète : «Fils de l'homme, prononce une plainte contre le roi de Tyr et dis-lui : Ainsi parle le Seigneur Dieu : Toi, le sceau de la ressemblance, toi, la couronne de beauté, tu as habité dans les délices du paradis; tu as été recouvert de toutes les pierres précieuses, la sardoine, la topaze et l'émeraude.» Et encore : «Tu as rempli tes trésors d'or et d'argent : par la multitude de tes négoce, tu as rempli tes magasins.»

Tout cela ne semble-t-il pas avoir été dit spécialement des Africains ? Où vit-on jamais de plus grands trésors, un plus grand commerce, des magasins plus fournis ? «Tu as rempli d'or tes trésors par la multitude de tes négoce», dit le Prophète; je dirai plus : l'Afrique fut autrefois si riche que le nombre de ses transactions remplissait, me semble-t-il, non seulement ses propres trésors, mais encore ceux du monde entier ! Mais que dit le Prophète après cela ? «Ton coeur s'est enflé d'orgueil à cause de ta beauté et, à cause de la multitude de tes fautes, je t'ai jeté à terre.» Comment cette parole s'applique-t-elle à la puissance africaine, ou encore comment celle-ci semble-t-elle avoir été jetée à terre ? Comment, si ce n'est parce qu'elle a perdu, avec la hauteur de son ancienne puissance, une dignité en quelque sorte céleste. «Je ferai sortir du milieu de toi le feu qui te dévorera.» Quoi de plus vrai ? Du milieu de leurs iniquités, le feu du péché est sorti, qui a dévoré le bonheur que ces gens-là connaissaient précédemment. «Tous ceux qui t'ont connu, parmi les nations, seront affligés à ton sujets.» Ne pensons pas que ces paroles conviennent à l'Afrique, si la ruine de cette contrée n'est point le deuil du genre humain ! «Tu es devenu la perdition et tu ne seras plus à jamais !» : il est assez connu qu'en Afrique tout s'en est allé à la perdition. Reste à souhaiter que la peine éternelle ne suive pas aussi la peine des maux présents.

Puisse Dieu ne pas le permettre, eu égard à ses sentiments de miséricorde ! Car si l'on considère ce que méritent nos crimes, le tableau est tel que Dieu paraît pouvoir permettre ce châtement. En effet, existe-t-il une abomination qui n'ait pas été constamment commise dans ce pays-là ? Je ne parlerai pas de tous les forfaits : ils sont tellement énormes qu'on ne peut ni connaître, ni exprimer de si grandes choses ! Je m'en tiens à la seule mais extraordinaire obscénité de leurs débauches et, chose bien plus grave, de leurs sacrilèges. Je laisse de côté la rage du désir, vice de tout le genre humain; je ne parle pas de la férocité de l'avarice, défaut particulier de presque tous les Romains; laissons-là l'ivrognerie, également commune à la noblesse et aux basses classes; passons sous silence l'orgueil et l'enflure : c'est un royaume tellement réservé aux riches qu'ils croiraient sans doute perdre de leur droit, si tout autre qu'eux voulait en réclamer une parcelle; passons enfin sur l'impiété qui consiste à frauder, à mentir, à se parjurer : jamais cité romaine ne fut exempte de ces vices, qui toutefois caractérisaient tout spécialement les Africains.

Comme dans la sentine d'un immense vaisseau le mélange infect de tous les immondices, ainsi dans les moeurs de ces gens-là avaient comme reflué les vices du monde entier : je ne connais pas de perversité qui n'ait débordé en ces lieux. En revanche, si tous les peuples païens et sauvages ont des vices qui leur sont propres, tout en eux n'est pas pour autant digne d'exécution.

Les Goths sont perfides mais pudiques; les Alains, impudiques mais moins perfides; les Francs, menteurs mais hospitaliers; les Saxons, d'une cruauté farouche mais d'une chasteté admirable. Bref, tous les peuples ont des vices qui leur sont propres, mais aussi certaines vertus : par contre je ne sais quel péché ne règne pas chez [presque] tous les Africains. S'il faut accuser la cruauté, ils sont cruels; l'ivrognerie, ils sont ivrognes; le mensonge, ils sont les plus menteurs; la fourberie, ils sont les plus fourbes : la cupidité, ils sont les plus cupides; la perfidie, ils sont les plus perfides ! Leurs impuretés et leurs blasphèmes ne doivent pas entrer dans cette énumération, et s'ils surpassent les autres peuples par les vices que nous venons de signaler, pour ces deux derniers, ils ont surpassé eux-mêmes leurs propres vices.

Et d'abord, pour parler de l'impureté, qui ne sait que les flambeaux obscènes de la débauche ont toujours brûlé dans l'Afrique entière, au point qu'on la prendrait non pas pour une terre et un séjour d'hommes, mais pour un Etna de flammes impudiques ? Comme l'Etna bouillonne sous la chaleur interne d'un feu naturel, ainsi l'Afrique, sous les flammes abominables d'une fornication perpétuelle ! Et je ne veux pas qu'en cette matière on s'en tienne à mes assertions : qu'on se réfère au témoignage du genre humain ! Qui ne sait que tous les Africains sont impudiques, mis à part peut-être les personnes converties à Dieu, c'est-à-dire changées par la foi et par la religion ? Mais ce cas est aussi rare et aussi étrange que de voir un Gaius qui ne serait pas un Gaius, un Séius qui ne serait pas Séius. Il est aussi rare et aussi insolite de voir un

Africain n'être point impudique qu'il serait étrange et inouï de voir un Africain n'être point Africain. Le vice de l'impureté est si général parmi eux, que quiconque chez eux cesserait d'être impudique ne semblerait plus être Africain !

Je ne courrai pas de lieu en lieu, je ne débattrai pas le cas de toutes les villes, car je ne veux pas donner l'impression que je recherche et que je scrute avec empressement ce dont je parle. Je me contente de cette cité, reine et mère en quelque sorte de toutes les villes africaines, de cette rivale éternelle des collines de Rome, jadis par ses armes et par son courage, puis ensuite par sa splendeur et son éclat : je veux dire Carthage, la plus grande rivale de Rome, cette autre Rome du monde africain. Seule elle me suffit comme exemple et comme témoignage, car tout ce qui permet, dans le monde, d'organiser et de régir un État, elle le posséda dans son sein. Il y avait là tout l'appareil des fonctions publiques, des instituts d'arts libéraux, des officines de philosophie, des écoles de langues ou d'éducation; il y avait aussi des forces militaires et des généraux pour les commander; il y avait encore la dignité proconsulaire, un juge et un gouverneur permanent, proconsul quant au titre mais consul quant au pouvoir; là enfin tous les officiers civils et des dignités différant entre elles aussi bien par le rang que par le nom. Pour chaque place, pour chaque rue, en quelque sorte, il y avait des juges qui gouvernaient tous les lieux de la ville, toutes les catégories du peuple.

Il nous suffit de cette ville comme exemple et comme témoignage sur les autres cités; il sera facile de comprendre ce qu'elles devaient être, n'ayant pas une administration aussi convenable, lorsque nous aurons vu ce qu'était la ville de Carthage, où il y eut constamment les plus hauts magistrats. Et ici, peu s'en faut que je ne me repente de mes promesses, par lesquelles je me suis engagé plus haut à laisser de côté tous les autres crimes des Africains, pour ne parler surtout que des impuretés et des blasphèmes. Je vois une ville regorgeant de crimes, brûlant de tous les genres d'iniquités, une ville pleine de monde et plus encore d'infamies, pleine de richesses et plus encore de vices; des hommes qui se surpassent les uns les autres par la scélératesse de leurs forfaits : les uns rivalisant de rapacité, les autres d'impureté; les uns alanguis par le vin, les autres distendus par la trop bonne chère; ceux-ci couronnés de guirlandes, ceux-là recouverts de parfums; tous, perdus dans les mille relâchements du luxe, mais tous abattus par la mort unique où aboutissent les péchés ! Tous ne sont pas ivres de vin, mais tous néanmoins sont enivrés par les péchés ! Vous diriez des multitudes de malades qui ont perdu le sens, dont l'esprit est atteint ainsi que la démarche, et qui se ruent en masse les uns contre les autres, telle une cohue d'ivrognes !

Et maintenant, de quel genre de crimes vais-je parler ! Quelle n'est pas leur gravité ! Ils sont peut-être d'une espèce différente des précédents, mais leur ressemblent en injustice, sinon peut-être qu'ils sont encore plus iniques. Je parle des ventes d'orphelins, des persécutions subies par les veuves, des souffrances infligées aux pauvres. Ces victimes gémissent tous les jours devant Dieu, demandent un terme à leurs maux; or, ce qui est bien plus grave encore, ils réclament dans l'excès de leur rancoeur l'arrivée des ennemis et ils ont enfin obtenu de Dieu de souffrir en commun, de la part des barbares, une ruine qu'ils avaient endurée seuls auparavant de la part des Romains.

Mais, soit ! laissons-là tous ces désordres parce qu'ils règnent dans tout le monde romain, et que j'ai promis de n'en dire ici que peu de mots. Car pourquoi la débauche et l'impureté, dont je parle, n'auraient-elles pas suffi toutes seules à la ruine de l'Afrique ? Quelle partie de Carthage qui n'ait été, en effet, remplie de stupres ? Quelle place, quel chemin dans la ville, qui n'ait été un lupanar ? Presque toutes les rues et toutes les routes étaient, si j'ose dire, coupées par des pièges de débauche, cernées par des filets de débauches, à tel point que ceux qui avaient en horreur ce vice pouvaient à peine l'éviter.

On pouvait y voir comme des embuscades de larrons s'efforçant de dépouiller les voyageurs et investissant par des embûches sans nombre tous les sentiers, tous les coins et tous les passages, si bien que nul homme, si prudent fût-il, ne pouvait s'empêcher de donner dans quelques-uns de ces pièges, même après en avoir évité un grand nombre. Tous les habitants de la ville puaien, si j'ose dire, l'ordure de la débauche, s'empestant mutuellement de l'ignoble odeur de l'impudicité. Mais de telles horreurs ne les dégoûtaient pas, parce que c'était une même horreur qui les avait tous infectés. On aurait dit que Carthage était une sentine de débauches et de fornications, un égout collecteur de tous les immondices des rues et des cloaques. Et quel espoir pouvait-il rester dans un lieu où, excepté dans le temple du Seigneur, on ne voyait rien que de sale ?

Mais pourquoi dis-je «excepté dans le temple du Seigneur» ? Parce que c'est une affaire qui regarde entièrement les prêtres et le clergé. Je ne les examine pas : je garde le respect qui est dû au ministère de mon Seigneur; je crois que, seuls, ils ont été purs à l'autel, comme Loth fut

seul à l'être, sur la montagne, quand Sodome périt ! Mais, pour ce qui est du peuple, quel était celui, dans ce nombre innombrable, qui était chaste ? Que dis-je, chaste ? Qui n'était pas fornicateur, adultère, et cela sans intervalle, sans fin ? Il faut donc que je crie à nouveau : quel espoir pouvait-il y avoir dans ce peuple, alors qu'un seul adultère souille parfois toute une Église et que là, parmi tant de milliers de gens, tu aurais à peine trouvé, en cherchant bien, un seul homme chaste même dans l'Église ?

Mais je dirai bien plus encore ! Si seulement les débauches dont nous venons de parler avaient été les seules, et si l'impureté des hommes s'était satisfaite de la saleté qui consiste à fornicer avec des femmes sordides ! Plus graves et plus criminels sont les méfaits que dénonce le bienheureux apôtre Paul avec le plus grand gémissement de son âme, méfaits qui tous étaient commis par les Africains ! «Les hommes, dit-il, rejetant l'usage naturel de la femme, ont été embrasés de désirs les uns pour les autres, perpétrant l'infamie d'homme à homme, et recevant ainsi en leur personne la peine qui était due à leur égarement. Et comme ils n'ont pas jugé bon de garder la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à leur esprit sans jugement, pour faire ce qui ne convient pas.» (Rom 1,27-28) Le bienheureux apôtre a-t-il dit cela de nations barbares et sauvages ? Non certes, mais de nous ! C'est-à-dire des Romains spécialement. Les Africains, n'ayant pu jadis vaincre les Romains en puissance et en grandeur, les ont vaincus sur le seul terrain possible, l'impureté ! Ainsi, quiconque pense avoir raison de s'irriter contre moi, qu'il s'en prenne plutôt à l'Apôtre : je dis que les Africains s'adonnaient à ce vice, mais l'Apôtre l'a dit de leurs maîtres, les Romains !

Peut-être était-il secret le vice dont je parle, ou du moins les fonctionnaires chargés de l'ordre public interdisaient-ils la divulgation de ces crimes-là, pour ne pas souiller les regards de la ville ? – Si l'on avait procédé ainsi, pour nombreux qu'eussent été les gens souillés par de tels actes, tous les citoyens n'auraient point été salis dans leurs regards et leur esprit ! Une chose infâme, lorsqu'elle est faite en secret, ne mérite pas le plus souvent la même créance qu'un forfait patent. Mais ce qui dépasse toute l'exécration que l'on peut porter à une abomination monstrueuse, c'est de commettre un grand crime et de ne pas avoir vergogne de son forfait.

Que pouvait-il y avoir, je vous le demande, de plus monstrueux à Carthage ? Dans une ville chrétienne, dans une ville où une Église était installée, dans une ville que jadis les apôtres avaient enseignée de leur propre enseignement, que les martyrs avaient couronnée de leurs souffrances, des hommes prétendaient être des femmes, et cela sans la moindre petite ombre de pudeur, sans aucun voile de honte ! Et ainsi, comme si ce n'avait pas été assez abominable de voir les seuls auteurs de ces méfaits souillés par ce vice, une profession publique en faisait le crime de toute la ville. La ville entière voyait cela, et elle le supportait. Les juges le voyaient, et ils ne bougeaient pas. Le peuple le voyait, et il applaudissait. Ainsi, la complicité de la honte et du crime se propageait par toute la ville : une faute qui n'était pas commune à tous le devenait par l'assentiment général !

Mais il y avait peut-être une limite à ce vice, dans certains cas; ou encore s'efforçait-on de le corriger ? – Qui pourrait croire ou même entendre que des hommes changeaient en une contenance féminine, non seulement leurs habitudes et leur nature, mais encore leurs regards, leur démarche, leur extérieur, et tout ce qui caractérise le sexe et les apparences d'un homme ? Tout était à rebours ! La plus grande honte que doivent avoir les hommes, c'est de montrer dans leurs personnes quelque chose de féminin : dans cette ville, au contraire, certains ne voyaient rien de plus honteux que de garder en quoi que ce soit une apparence virile !

Cette indignité, dis-tu, n'était le fait que d'un petit nombre; et ce que la majorité n'a pas perpétré ne pouvait retomber sur tous. – J'ai déjà dit plus haut que bien souvent, dans le peuple de Dieu, le crime d'un seul est devenu la ruine de beaucoup. Pour le vol d'Achar, le peuple fut détruit; pour la jalousie de Saül, une peste se produisit; le recensement du pieux David provoque une mortalité générale. L'Église de Dieu est comme l'oeil humain : une légère saleté tombe-t-elle dans l'oeil, elle supprime toute lumière; de même, dans le corps de l'Église, si quelques-uns se livrent à des turpitudes, ils ternissent tout l'éclat de sa splendeur. Voilà pourquoi le Sauveur lui-même appelle «oeil» la partie principale de l'Église, lorsqu'il dit : «La lampe de ton corps, c'est l'oeil. Si donc ton oeil est pur, ton corps tout entier sera dans la lumière. Mais si ton oeil est mauvais, tout ton corps sera dans les ténèbres.» De là aussi les paroles de l'Apôtre : «Ne savez-vous pas qu'un peu de levain aigrit toute la pâte ?»

Pourtant, je ne dirai pas qu'il y avait dans cette ville un peu de mal; bien au contraire je dirai qu'il y en avait beaucoup ! Non qu'il y eût un grand nombre d'efféminés, mais les moeurs équivoques de quelques-uns souillaient l'ensemble. Ils ont beau être peu nombreux ceux qui adoptent des moeurs honteuses, beaucoup sont gâtés par les souillures d'un petit nombre. De même qu'une seule courtisane fait beaucoup de fornicateurs, de même l'abominable présence

de quelques invertis infecte une très grande partie de la population. Et je ne saurais dire si ce sont les efféminés ou leurs conquêtes qui sont les plus coupables devant Dieu, puisque les uns et les autres sont voués au même sort dans les Écritures : «Ni les efféminés ni leurs partenaires ne posséderont le Royaume de Dieu.»

Par suite, il n'est que plus déplorable et affligeant de penser qu'un tel crime avait l'air d'être celui de tout l'État, et que tout l'honneur du nom romain était consumé par l'infamie d'un forfait contre nature. Lorsque des hommes portaient des vêtements féminins, brisaient leur démarche mieux que des femmes, nouaient sur leurs personnes certains signes d'une monstrueuse impureté, se couvraient la tête de voiles et de rubans féminins, et cela publiquement, dans une cité romaine, dans la ville la plus illustre, la plus célèbre de ce pays-là, n'était-ce pas une honte pour l'Empire romain que de permettre dans le sein même de l'État un scandale aussi exécrationnel ? Une autorité grande et puissante qui peut empêcher un très grand crime, reconnaît en quelque sorte qu'il doit être commis, si, le connaissant, elle le laisse perpétrer. Celui qui a le pouvoir d'interdire un abus ordonne qu'on l'accomplisse, s'il n'empêche pas qu'on le commette.

Encore une fois – et c'est la douleur qui me pousse à le faire – je demande à ceux que mes propos irritent : chez quels peuples barbares a-t-on jamais commis ces choses, chez lesquels a-t-il été permis de les étaler au grand jour en toute impunité ? Bref, pour qu'on ne soit pas forcé de rester plus longtemps dans l'incertitude, ou encore de se livrer à des recherches, comparons les dévastateurs de l'Afrique aux peuples africains. Voyons ce que les Vandales ont fait de semblable.

Ces barbares étaient gonflés d'orgueil, rendus arrogants par la victoire, indolents sous l'affluence des richesses et des plaisirs; même s'ils avaient toujours été très continents et très chastes, ils auraient pu être changés par une aussi heureuse prospérité. Ils venaient de pénétrer dans une terre féconde où ruissellent le lait et le miel, comme dit l'Écriture, terre très riche et enivrée en quelque sorte par l'abondance de tous les plaisirs : il n'aurait guère été surprenant de voir un peuple barbare conquis par la luxure, dans un endroit où la nature elle-même était semblable, pour ainsi dire, à un homme luxurieux ! Quelqu'un pouvait-il imaginer que les Vandales, une fois introduits dans ces lieux, ne se plongeraient pas dans toute la fange des vices et des impuretés, ou, pour parler sans aucune brutalité, qu'ils ne feraient pas au moins tout ce qu'avaient fait continuellement les Africains, dont ils étaient devenus les maîtres ? Et s'ils n'avaient pas fait plus, si la prospérité ne les avait pas corrompus davantage, n'aurait-on pas dû les tenir pour très continents et très chastes ? Combien y a-t-il de sages que la bonne fortune ne change pas et dont les vices n'augmentent pas avec la prospérité ? Par suite, on peut certainement affirmer que les Vandales auraient été pleins de retenue, si après leur victoire ils avaient été tels que ceux qu'ils avaient vaincus et soumis.

Or, dans une telle affluence de richesses et un si grand luxe, aucun d'eux n'est devenu efféminé. Ce n'est pas grand-chose peut-être ? Les nobles romains pourtant l'étaient eux-mêmes fort communément ! Mais qu'ajouter encore ? Aucun barbare n'a été souillé par des rapports avec des Romains efféminés !

Depuis longtemps les Romains se formaient une telle idée de ces moeurs qu'ils les regardaient comme une vertu plutôt que comme un vice, et qu'ils croyaient faire preuve d'un courage viril plus grand, lorsqu'ils avaient surtout dompté des hommes par l'infamie de moeurs contre nature.

On en arriva même jusque-là : autrefois – au temps où de jeunes valets suivaient les armées – comme à titre de récompense pour leurs fatigues, aux soldats qui s'étaient bien comportés dans les campagnes on accordait, puisqu'ils étaient des hommes courageux, de changer des hommes en femmes ! Quelle honte ! Et c'étaient des Romains ! Je dis plus : ce n'étaient pas des Romains d'aujourd'hui ! Toutefois n'accusons pas les anciens; oui, c'étaient des Romains, mais non pas des Romains du temps jadis. C'étaient des Romains déjà corrompus, déjà dissolus, déjà différents d'eux-mêmes et des leurs, plus semblables à des Grecs qu'à des Romains. Ainsi, comme nous l'avons souvent répété, il n'est pas étonnant que l'État romain trouve enfin le châtement qu'il a longtemps mérité.

Cette forme d'impureté a donc commencé chez les Romains avant l'Évangile du Christ; ce qui est plus grave, c'est qu'elle n'a pas cessé après la publication des Évangiles. Qui n'admirerait pas, après cela, les peuples vandales ? Ils sont entrés dans des villes opulentes où ce genre de choses se faisait partout, mais il se sont emparés des agréments que connaissaient les Romains corrompus, tout en rejetant la corruption des moeurs : ils jouissent ainsi des bonnes choses, tout en évitant d'être souillés par les mauvaises. De tels faits pourraient suffire à leur éloge, même si je n'ajoutais rien d'autre. Ils ont eu en abomination les impuretés contre nature. Je dirai plus, ils ont

détesté la prostitution, ils ont eu en horreur les mauvais lieux et les lupanars, ils ont eu en horreur les accouplements et le contact avec les courtisanes.

Pourrait-on croire que des Romains aient commis de pareilles choses et que des barbares les aient eues en horreur ? Après ce que nous avons dit, reste-t-il quelque chose qui mérite d'être ajouté ? Oui certes, et bien davantage ! Si les Vandales en effet ont évité ces turpitudes, c'est là le moindre de leur mérite. On peut avoir de l'horreur pour le vice et ne pas le supprimer; mais c'est faire preuve d'un profond et singulier mérite que de ne pas se souiller soi-même, tout en veillant encore à ce que les autres ne soient jamais souillés. Il devient en effet d'une certaine manière le procureur du salut de l'humanité celui qui n'agit pas seulement pour être bon lui-même, mais qui s'emploie à faire cesser le vice d'autrui. C'est sublime, cela ! sublime et incomparable ! Qui croirait que les Vandales l'ont réalisé dans des cités romaines ? Ils ont éloigné de ces villes toute impureté charnelle. Éloigné comment ? Non pas comme les Romains ont coutume d'éloigner une chose, eux qui décident qu'il ne faut pas voler et qui volent, qu'il ne faut pas commettre l'adultère et qui sont les premiers à le commettre !

Cependant, je ne puis vraiment pas dire qu'ils volent, car ce ne sont point des vols qu'ils commettent mais des brigandages. Le juge punit le péculat chez autrui, et lui-même en est coupable; il punit le vol, et lui-même est voleur; il punit le sicaire, et il est gladiateur; il punit ceux qui brisent clôtures ou portes, et lui-même est un destructeur de cités; il punit les pilleurs de maisons, et il est pilleur de provinces. Si seulement ces abus se rencontraient uniquement chez les hommes au pouvoir, à qui les charges confèrent généreusement le droit de brigandage ! Ce qu'il y a de plus grave et de plus intolérable, c'est de voir les simples particuliers agir de la même façon, après qu'ils ont exercé ces mêmes charges. La charge qu'ils ont eue leur donne tant de privilèges qu'ils ont toujours le droit de piller ! Lorsqu'ils n'ont plus une autorité publique pour administrer, ils ne cessent pas pour autant d'avoir un pouvoir privé pour voler; et ainsi, le pouvoir qu'ils avaient étant juges est moindre que celui qu'ils ont dans une condition privée : dans le premier cas, ils ont souvent des successeurs, dans le second, jamais !

Voilà ce que valent les décrets des lois, voilà ce que rapporte la définition des sanctions : autant de choses que méprisent surtout ceux qui sont chargés de les exécuter. Les humbles, les ruinés sont forcés d'obéir; les pauvres diables sont contraints d'obéir aux ordres et, s'ils n'obéissent pas, ils sont punis. Ils connaissent ici les mêmes procédés que pour la perception des impôts : seuls, ils sont soumis aux ordonnances publiques, tout comme ils paient seuls les impôts. Par suite, dans des lois et des ordres pleins d'équité, il se commet la plus criminelle des injustices; car les petits sont obligés d'observer comme sacrées des lois que les grands ne cessent pas, pour ainsi dire, de fouler aux pieds comme si c'étaient des riens.

Je me suis écarté quelque peu de mon sujet initial, ému par de telles indignités; revenons maintenant à nos propos antérieurs. Je disais que les villes d'Afrique étaient pleines d'impuretés monstrueuses, et principalement la cité reine et maîtresse, tandis que les Vandales n'ont pas été souillés par ces turpitudes. De tels barbares n'ont-ils pas été suscités pour effacer la tache de nos infamies ? Ils ont fait disparaître de tout endroit de l'Afrique les hommes efféminés, ils ont eu en horreur le contact des courtisanes, et non seulement ils les ont eues en horreur, non seulement ils les ont éloignées pour un temps, mais ils ont fait en sorte qu'elles n'existent absolument plus !

95. Ô Seigneur plein de miséricorde ! ô bon Sauveur ! que de choses peut accomplir, grâce à toi, l'amour de tes préceptes ! Il peut changer les vices de notre nature, tout comme les Vandales ont réussi à les changer. – Et comment les ont-ils changés ? Car il faut parler des causes aussi bien que des effets. Il est difficile en vérité de supprimer par un mot ou une ordonnance l'impudicité, si elle n'a pas été déjà arrachée. Oui, il est difficile d'exiger la pudeur par un mot, si elle n'a pas été déjà exigée. Persuadés de cela, les Vandales ont éloigné l'impudicité tout en épargnant les femmes impudiques; ils n'ont pas mis à mort ces malheureuses, afin de ne pas entacher de cruauté la guérison des vices, et afin de ne point pécher eux-mêmes par la suppression des pécheurs, en voulant détruire les péchés. Ils ont corrigé les égarés, de telle sorte que c'était là un remède sans être une punition. Ils ont sommé et contraint toutes les courtisanes de passer à une couche nuptiale.

Des prostituées, ils ont fait des épouses ! Ils ont accompli la parole et le commandement de l'Apôtre : «Que chaque femme ait son mari et chaque homme son épouse.» Et puisque l'incontinence ne pouvait être réfrénée sans cette forme de rapports charnels, ils ont fait en sorte que la chaleur du désir reçût un légitime usage sans qu'il y eût péché d'incontinence. Et non seulement il en est résulté que les femmes, qui ne pouvaient pas se passer d'hommes, ont eu un mari, mais encore qu'elles ont été sauvées par le gardien du foyer, elles qui étaient incapables de se conserver elles-mêmes. Une fois attachées d'une façon continuelle à l'autorité maritale, si l'habitude des impuretés passées les sollicitaient à un acte malhonnête, la vigilance de leurs maris

les écartait du mal. A cela les Vandales ont ajouté encore, pour réprimer le dévergondage, de sévères ordonnances concernant la chasteté, frappant l'impudicité du glaive des lois. Ainsi la pureté des deux sexes était préservée à la maison par l'affection conjugale, et en public par la crainte des lois. Ainsi une double sauve garde maintenait la chasteté : l'amour au logis, et la crainte hors du logis.

Au demeurant, ces lois ne ressemblent point à celles qui écartent la malhonnêteté pour admettre l'obscénité; elles ne sont pas comme ces décrets romains qui ont écarté la débauche des femmes mariées et l'ont couramment admise chez toutes les femmes libres, proscrivant l'adultère mais édifiant des lupanars : par crainte sans doute que les hommes ne fussent trop chastes et trop purs, si on leur interdisait toute espèce d'impureté ! Les Vandales ont procédé différemment : ils ont proscrit la prostitution comme l'adultère, ils ont voulu que les femmes ne fussent femmes que pour leurs maris, et que les maris ne fussent hommes que pour leurs femmes. Ils n'ont pas permis que de honteux plaisirs se donnent carrière hors du lit conjugal, disposant leurs lois selon l'exemple de la loi divine et ne croyant pas permis en cette matière ce que Dieu n'a pas voulu permettre. Dès lors, ils ont pensé ne devoir permettre à quelqu'un que ce que la divinité a permis à tous.

Je sais que mes propos semblent intolérables à certains, mais il faut tenir compte de la logique des faits beaucoup plus que du caprice des volontés. Qu'il me dise, celui qui s'indigne de mes paroles, si Socrate n'a pas toujours été tenu pour le plus sage des hommes, même au témoignage du démon de Delphes, qui était le prince des philosophes aussi bien que le prince des démons ! Comparons donc les lois que Socrate a prescrites sur la chasteté avec celles qu'ont prescrites les Barbares dont nous parlons : «Que nul homme, dit Socrate, n'ait sa propre épouse, car les mariages doivent être communs à tous; en effet, la concorde sera bien plus grande au sein des cités, si tous les hommes s'unissent sans distinction à toutes les femmes, si toutes les femmes s'accouplent sans distinction à tous les hommes, si tous les hommes deviennent ainsi maris de toutes les femmes et toutes les femmes épouses de tous les hommes !»

Avons-nous jamais entendu dire qu'un frénétique, un possédé, ou des gens rendus furieux par les diverses atteintes de la folie, aient parlé de la sorte ? Tu dis donc, ô le plus grand de tous les philosophes, qu'avec ce système tous les hommes sont maris de toutes les femmes, toutes les femmes épouses de tous les hommes, et tous les enfants fils de tous les citoyens. Mais moi, je dis qu'à ce compte nul homme ne serait alors mari d'aucune femme, que nulle femme ne serait épouse d'aucun homme, que nul enfant ne serait fils de quelqu'un, car lorsque tout est mélangé et confondu, personne ne peut rien revendiquer comme sa propriété.

Et il n'aurait pas suffi au plus sage des philosophes, comme on dit, d'enseigner cette doctrine, s'il ne l'avait pas mise lui-même en pratique. Il céda sa femme à un autre, comme le fit aussi le romain Caton, cet autre Socrate de l'Italie. Voilà les modèles de la sagesse romaine et attique ! ils ont rendu autant qu'ils l'ont pu tous les maris entremetteurs de leurs femmes. Mais Socrate l'emporte sur tous, lui qui a écrit des livres sur ce sujet, qui a légué ces infamies à la postérité. Il peut se vanter bien plus encore de ses préceptes : car, d'après sa doctrine, il transforme le monde en lupanar ! Il fut, dit-on, injustement condamné par ses juges. C'est bien vrai, car c'était bien plutôt au genre humain de condamner celui qui prônait de telles pratiques. Et c'est sans doute ce qui est arrivé. Tous les hommes, répudiant ses doctrines sur ce sujet, l'ont condamné non seulement par l'autorité de la sentence judiciaire, mais encore, ce qui est bien plus important, par les moeurs qu'ils ont choisies.

Ils n'ont pas eu tort. Que l'on compare en effet ce que Socrate a proposé avec les décrets de ceux qui ont reçu de Dieu l'ordre de dominer l'Afrique. Le philosophe veut que nul homme n'ait une femme à lui : les Vandales que tout homme ait une femme à lui; il veut que toute femme s'abandonne à tous les hommes : ils veulent que toute femme ne connaisse que son mari; il veut une génération confuse et mêlée : ils veulent une génération pure et bien ordonnée; il veut que toutes les maisons soient des lupanars : ils veulent qu'aucune ne le soit; Socrate s'efforce d'édifier des lupanars dans toutes les demeures : les Vandales les proscrivent de toutes les cités; Socrate veut prostituer toutes les jeunes filles : les Vandales ont rendu chastes les courtisanes.

Si seulement cet égarement avait été particulier à Socrate et s'il n'avait pas été partagé par un grand nombre, voire par la presque totalité des Romains qui, sans imiter en toute chose la vie de Socrate, suivent toutefois ses enseignements en cette matière ! Nombreux sont chez eux les hommes qui ont chacun beaucoup d'épouses, innombrables sont les femmes qui ont chacune plusieurs maris. Toutes les cités ne sont-elles pas remplies de lieux infâmes et n'exhalent-elles pas l'odeur infecte des lupanars ? Et quand je dis toutes, je désigne évidemment les plus nobles et les plus distinguées. La dignité et le privilège de hautes magistratures que l'on y rencontre

donnent à ces cités la prééminence sur toutes les autres, aussi bien en ce qui concerne l'impureté qu'en ce qui concerne la grandeur. Et quel espoir, je le demande, peut-il rester à l'État romain, quand les barbares sont plus purs et plus chastes que les Romains ? Mais ce que je dis est trop faible. Quel espoir de vie et de pardon, je le demande, pouvons-nous avoir devant Dieu, lorsque nous voyons la chasteté dans les Barbares et que nous ne sommes pas chastes comme eux ? Rougissons, je vous en prie, et soyons confus ! Chez les Goths personne n'est impudique, excepté les Romains; chez les Vandales personne ne l'est, et pas même les Romains ! L'amour de la pudeur, la sévérité de la discipline ont eu, chez ces Barbares, si heureux succès que non seulement ils sont chastes, mais que, chose nouvelle ! chose incroyable ! chose presque inouïe ! ils ont rendu chastes jusqu'aux Romains eux-mêmes !

Si la faiblesse humaine le permettait, je voudrais élever la voix au-delà de mes forces, pour faire retentir dans tout l'univers ces paroles : Honte à nous, peuples romains, honte à nous, à cause de notre vie ! Il n'y a presque pas de villes sans mauvais lieux, il n'y en a aucune qui soit sans turpitudes à la seule exception des cités où les barbares ont établi leur domination. Et nous nous étonnons d'être malheureux, nous qui sommes si impurs ! Nous nous étonnons d'être surpassés en force par nos ennemis, lorsqu'ils nous surpassent en vertu ! Nous nous étonnons qu'ils possèdent notre bien, eux qui haïssent notre mal ! Ce n'est pas la force physique de leur corps, qui leur a valu la victoire; ce n'est pas notre faiblesse physique, qui nous a valu la défaite. Que personne ne se persuade d'autre chose, que personne ne pense autrement : nous n'avons été vaincus que par le dérèglement de nos mœurs !